

Pour une éthique positive

Luc Van Campenhoudt

Luc Van Campenhoudt est sociologue, professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis et à l'UCL.

La position de Gérard Fourez qui consiste à construire l'éthique à partir de la souffrance de l'autre vise à éviter le mal plutôt qu'à rechercher le bien. Ne faut-il pas plutôt la fonder positivement? Si l'homophobie doit être combattue, c'est au nom de la liberté et de la possibilité de chacun de vivre harmonieusement ses relations affectives et sexuelles.

Qu'est-ce qui justifie la lutte contre l'homophobie et, plus particulièrement, la circulaire de la ministre de l'Enseignement obligatoire visant à la combattre à l'école? Avec en toile de fond les valeurs modernes des Lumières, de la démocratie et des droits de l'homme, la circulaire avance des raisons qui relèvent notamment de la connaissance contre les préjugés et du refus de toute discrimination. Dans le texte qui précède, Gérard Fourez n'en conteste pas le thème

ni la nécessité mais il discute l'approche du problème. Fondant la prise de conscience éthique sur la souffrance des personnes écrasées, son argumentation consiste à dire que l'homophobie doit être combattue d'abord et avant tout parce qu'elle provoque la souffrance de ses cibles.

À l'évidence, être homosexuel n'est pas toujours rose, même si, sous nos cieux au moins, mieux vaut être un homosexuel riche, instruit

et bien portant qu'un hétérosexuel pauvre, analphabète et malade. Honte, dépressions et suicides restent cependant l'empreinte dramatique de ce déni de leur identité sexuelle ressenti par beaucoup de gays et de lesbiennes, tout particulièrement dans certaines phases critiques de leur trajectoire de vie. La souffrance de l'autre (méprisé, discriminé, ruiné, maltraité, affamé, torturé...) peut et doit éveiller la conscience éthique.

Pourtant, homosexuel, je n'aimerais pas qu'on lutte contre l'homophobie principalement pour m'éviter d'en souffrir, car une telle approche laisse planer un doute sur ma légitimité à mener ma

vie affective et sexuelle selon ma conviction intime de ma propre identité ressentie. Elle ne lève pas clairement l'hypothèque que l'homosexualité resterait une déviance ou une anomalie par rapport à la normalité hétérosexuelle qui, en tant qu'institution, bénéficie de la force violente de l'évidence. Parce qu'elle est plus préoccupée de m'éviter le malheur que de me permettre le bonheur, elle reste dans l'ambigüité inhérente à la compassion. Elle réduit à un être souffrant l'homme ou la femme libre et désirant que je veux être.

Par rapport à celle qui met au-dessus de tout des principes abstraits justifiés par une sorte d'état de nature consacré par Dieu (comme chez M^{gr} Léonard qui, dans *Télé-Moustique*, amalgame « le sens métaphysique et biologique de la sexualité » pour justifier l'exclusivité du mariage hétérosexuel), l'approche de l'éthique par la conscience de la souffrance de l'autre est, d'une certaine façon, progressiste, car elle aboutit à rejeter les discriminations et à donner droit de cité aux gays. Mais elle est, philosophiquement parlant, négative en ce sens qu'elle vise à éviter le mal plutôt qu'à rechercher le bien. Si on s'y limite, elle n'est pas progressiste, car elle ne repose pas sur une vision positive et émancipatrice de l'expérience humaine, relationnelle et sociale.

Le point de vue de Gérard Fourrez correspond à une vision chrétienne, humaine et généreuse, qui veut s'inspirer de l'Évangile en prenant en compte la situation de l'être concret. Elle s'oppose à une vision catholique institutionnelle qui se conforme, contre vents et marées, au magistère de l'Église, soit de son autorité doctrinale. Malgré cette différence radicale, l'une et l'autre restent marquées par une morale chrétienne traditionnelle au cœur de laquelle se trouve l'incontournable question de la souffrance. Le débat intrachrétien à ce sujet est tendu entre deux positions souvent opposées : la souffrance (y compris celle du moribond) sanctifie et doit être acceptée car elle rapproche de Dieu ; la souffrance mine l'humanité de l'existence et doit être combattue au nom de l'amour d'autrui.

On ne saurait dénier la valeur morale de la conscience intime de la souffrance de l'autre et du souci de la soulager. Mais, parce qu'elle guide nos actes et nos vies, parce qu'elle engage l'image même de l'être humain, l'éthique mérite mieux et davantage : un fondement positif où il s'agit non d'éviter mais de rechercher quelque chose. Ce quelque chose est beaucoup moins difficile à énoncer (vivre bien, rechercher le bien pour soi et pour l'autre) qu'à réaliser dans les situations concrètes. Il ne s'agit pas d'une finalité ultime mais

qu'une qualité de l'existence, d'un style de vie au sens fort, en ce qu'il a pour vocation de s'appliquer à toutes les actions de la vie. Il n'y a pas de miracle.

C'est là que la question de l'homosexualité prend toute sa dimension car un aspect central du vivre bien est la possibilité d'avoir des relations affectives et sexuelles (si on le souhaite) qui procurent du bonheur, une connaissance plus intime de soi et de l'autre, un équilibre et une harmonie entre les différentes dimensions de son être comme dans ses relations humaines, du plaisir aussi, tout bêtement si l'on ose dire. Si l'homophobie doit être combattue, ce n'est pas seulement parce qu'elle heurte des droits humains et provoque de la souffrance, c'est aussi et surtout parce qu'elle veut empêcher d'autres personnes de vivre bien. Sans bonnes raisons, avec de mauvaises surtout, comme une certaine perversité que démontre la débauche d'injures particulièrement (mal) inspirées à ce sujet. La même raison condamne le racisme et le sexisme notamment.

Un passage de l'interview de M^{gr} Léonard est particulièrement révélateur d'une morale négative qui, de surcroît, fait payer cher à celui qui est en position faible le poids de cette position : « Quant aux chrétiens enracinés dans l'homosexualité, je les inviterais

à choisir la voie de la chasteté, à l'image de ceux qui doivent renoncer au mariage pour des raisons de santé. » Tout est dit : la normalité « métaphysique et biologique » ou le renoncement.

Ne pas nuire à autrui, ce n'est déjà pas si mal (puisqu'en l'occurrence, M^{gr} Léonard a beaucoup de peine à le faire) mais ce n'est que le programme éthique minimum d'un dessein bien plus ambitieux et engageant : vivre bien et, notamment, nous faire du bien, sans arrière-pensée culpabilisatrice déplacée, et en faire aux autres, proches et lointains.

L'évêque préféré des médias laïques tire à boulets violets sur les *gays prides*, réduites à une « promotion de l'homosexualité » et à une régression. Les plus impressionnantes d'entre elles, comme à San Francisco au plus fort de la pandémie du sida dans la communauté gay de la ville, témoignent d'une rare densité morale : une solidarité profonde entre et avec les malades, un combat collectif contre la souffrance émaillé de multiples actes de courage et de générosité, une exigence de reconnaissance du droit à sa préférence sexuelle, la volonté de prendre encore à la vie tout le bien qu'elle peut donner, dans les plus petits interstices que laissent la maladie et le deuil, l'affranchissement, surtout, à l'égard des anathèmes des milliers d'André-Mutien Léonard, dans un mé-

lange de saine colère et de joyeuse impertinence.

La question que doivent se poser les progressistes, croyants ou non, est celle des arguments qu'ils utilisent pour lutter contre l'homophobie (le racisme, le sexisme, etc.). Quelle éthique sous-tend leurs critiques ? En ont-ils seulement une qui aille au-delà du prêt-à-penser progressiste ? La lutte contre les discriminations, mille fois d'accord ; pour se protéger du VIH, bien sûr ; pour les naissances souhaitées, itou... Mais c'est encore trop court. En étant plus attentif aux multiples ouvertures éthiques dans divers lieux associatifs et militants et dans certaines marges de la société bienpensante notamment, il faudrait élaborer collectivement une alternative éthique positive et cohérente qui se démarque aussi bien de l'individualisme et de l'instrumentalisation d'autrui que de l'ordre moral conservateur, sourd aux aspirations des femmes et des hommes contemporains. Repartir des touches des terrains institutionnels, comme celle où Pierre de Lochet avait été placé par l'Église parce qu'il cherchait et œuvrait dans la bonne direction.

RÉPONSE DE GÉRARD FOUREZ

Bien que nous soyons d'accord sur beaucoup de points, Luc Van Campenhoudt et moi-même divergeons manifestement quant au rôle de la souffrance (et du « man-

que ») dans la construction d'une éthique et de la raison. Pourtant, aussi longtemps que tout va bien et que tout baigne dans l'huile, il n'y a pas de raison de modifier nos représentations du monde (nos savoirs) ou nos représentations de ce qui est souhaitable (nos éthiques). Les « progrès » s'enracinent dans la prise de conscience du manque.

Ainsi le dilemme proposé par Luc Van Campenhoudt dans son analyse du christianisme (« la souffrance qui sanctifie » versus « la souffrance qui mine l'humanité ») me paraît négliger la souffrance qui conduit à l'invention de nouveaux modes de vie. Et il me paraît cependant correct d'affirmer que, selon des traditions judéo-chrétiennes, l'image du juste souffrant et mis à mort conduit à une ré-surrection (une remise debout). Il est caractéristique que Luc Van Campenhoudt, dans sa démarche « positive », semble rejoindre ma position en affirmant que l'homophobie doit être combattue « surtout parce qu'elle veut empêcher d'autres personnes de vivre bien ». Ici encore, c'est la conscience du mal qui ouvre au bien. Et cela se fait, pour reprendre une expression très heureuse de Luc Van Campenhoudt, « dans un mélange de saine colère et de joyeuse impertinence » dont témoignent les *gays prides*, n'en déplaise à ceux qui ne peuvent pas lire les signes du temps. ■